

combien un vers d'un de ses poèmes me déprimait : « Nous ne respirons que pour être glaive ou billot. » Je n'avais envie d'être ni l'un ni l'autre, bien conscient toutefois que je n'avais rien d'un glaive. Il semble aujourd'hui que ma dépression n'était pas fondée : Meredith se trouve plutôt dans le creux de la vague à l'heure qu'il est, et quand bien même il reviendrait à la mode, je ne pense pas qu'il regagne jamais le pouvoir spirituel qui était le sien dans les années 1900. Sa philosophie a mal vieilli. Ses charges pesantes contre le sentimentalisme ennui la génération présente, qui poursuit la même proie mais avec des instruments mieux aiguisés, prête à soupçonner de sentimentalisme même le propriétaire d'une arquebuse. Quant à sa vision de la nature, elle ne passe plus le cap (contrairement à celle de Hardy), elle sent trop le Surrey, elle est cotonneuse et dégouline de sève. Il n'aurait pas été plus à même d'écrire le premier chapitre du *Retour au pays natal*<sup>1</sup> que Box Hill de visiter la plaine de Salisbury. Ce que le paysage anglais a de réellement tragique et d'immuable restait caché à ses yeux, de même que ce qui est réellement tragique dans la vie. Quand il lui prend de devenir grave et qu'il s'anime de nobles sentiments, jaillit une harmonie stridente, un ton autoritaire qui finit par être éprouvant. Pour tout dire, je le soupçonne d'avoir un point commun avec Tennyson : à force de se considérer lui-même sans le ménagement qui convient, il a forcé son propre moi. Quant à ses romans, la plupart des valeurs sociales y sont faussées. Les tailleurs ne sont pas tailleurs, les matches de cricket ne sont pas des matches de cricket, même les trains n'ont pas l'air d'être des trains, et les vieilles familles de province font l'effet d'avoir été déballées la minute avant que l'action ne commence, sans bien savoir quelle contenance adopter, avec des brins de paille encore plein leurs barbes. La scène sociale où campent ses personnages est sans

1. Roman de Thomas Hardy, écrit en 1878. (N.d.T.)

aucun doute très étrange : la chose est en partie due à son imagination, ce qui est légitime, mais elle est aussi un peu trompeuse, c'est-à-dire inexacte. Que ce soit pour la tromperie, que ce soit pour les sermons (lesquels n'ont jamais été agréables d'aucun temps, mais aujourd'hui sonnent creux), que ce soit pour les comtés de province figurant pour l'univers, il n'y a pas de quoi s'étonner que Meredith soit actuellement dans le creux de la vague. Et pourtant, en un sens, c'est un grand romancier. C'est le plus habile faiseur d'intrigues que le roman anglais ait jamais produit, et une conférence ayant trait à l'intrigue se doit de lui rendre hommage.

La trame des intrigues de Meredith est lâche. Nous ne pouvons pas résumer l'action de *Harry Richmond* en une seule phrase comme celle des *Grandes Espérances*, bien que les deux livres concernent les doutes d'un jeune homme sur l'origine de sa fortune. L'intrigue, chez Meredith, n'est pas un temple élevé à la Muse Tragique, guère davantage à la Muse Comique, mais ressemblerait plutôt à une suite de kiosques disposés avec un art certain parmi des collines boisées, où les personnages pénètrent suivant leur propre élan, et dont ils ressortent transformés. Les incidents sautent hors des personnages et, s'étant vérifiés, ils modifient ces personnages. Grâce à la méthode que suit l'auteur, les personnes et les incidents apparaissent étroitement liés. Ces incidents sont souvent délicieux, émouvants parfois, inattendus toujours. Le choc qui résulte de la rencontre, suivi de l'exclamation « Oh ! tout va bien », est signe que l'intrigue progresse comme voulu. Pour avoir l'air vrai, les personnages doivent y aller doucement, mais l'intrigue, quant à elle, doit provoquer la surprise. La cravachée du Dr Shrapnel, dans *la Carrière de Beauchamp*, est un exemple de surprise. Nous savons qu'Everard Romfrey ne peut que haïr Shrapnel, détester et mal comprendre son radicalisme, être jaloux de son influence sur Beauchamp. Nous voyons croître la méfiance au sujet de